

Annie Tardits

Remarques et questions sur la construction de Moustapha Safouan dans *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*¹

Je voudrais d'abord dire quelques mots à l'adresse des personnes qui n'ont pas encore lu le livre de Moustapha Safouan. Les autres, qui ont lu ou qui sont en cours de lecture, peuvent apprécier à quel point ce livre est porté par un souffle qui ne faiblit jamais.

Dans certains livres de psychanalyse, on est parfois arrêté par une technicité un peu jargonnante, qui cache souvent un défaut de problématisation des concepts. Avec ce livre, une écriture limpide, dans une langue élégante est au service de deux choses : un récit critique de deux moments institutionnels de la psychanalyse, et l'ordonnement de certains concepts psychanalytiques. C'était une ambition de Lacan, dans les années cinquante, de « redonner vie à l'ordonnement flexible des concepts psychanalytiques ». Le talent d'écriture n'y suffit pourtant pas. L'usage du savoir référentiel de la linguistique saussurienne et de la logique contribue à construire dans le livre la question de la différence sexuelle et à présenter les formules de la sexuaction. Enfin, *last but not least*, le souffle qui entraîne le lecteur tient aussi à une implication subjective de l'auteur, qui peut manier l'humour, mais aussi bien l'attaque cinglante.

La liberté de ton et de position est là aussi pour parler de Lacan, le maître que Moustapha Safouan s'est choisi. L'implication subjective n'est pas dépourvue de passion quand elle engage l'assaut contre l'institution psychanalytique, plutôt présentée comme faute originelle que comme « mal nécessaire » — je reprends ici l'expression de Joyce à propos du père. Dans ses première et troisième parties, le livre nous entraîne dans son réquisitoire contre une organisation de la psychanalyse, considérée comme dangereuse et anti-scientifique, et cela dans ses deux versions : le « mouvement » impulsé par Freud, et la tentative ratée de Lacan de subvertir cette

¹ Intervention à la réunion Librairie de l'EpSF le 29 mars 2014 à Bruxelles autour du livre de Moustapha Safouan *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2013.

institutionnalisation au service de la « cause ». Entre ces deux parties, prend place une présentation raisonnée de la théorie psychanalytique de l'Éros, pour laquelle est repris le terme d' « érotologie » que Lacan a fait valoir pour la psychanalyse.

Je ne m'avance pas davantage dans une présentation générale du livre. Nous avons choisi et je crois que cela vous convient, Moustapha, d'articuler quelques questions qui fassent débat ou permettent une élucidation [*rires pour le lapsus « hallucination »*]. Ces questions, nous tenterons de les articuler, chacun à partir de notre implication singulière dans notre lecture. Chacun va poser deux questions, Moustapha répondra. Et puis vous, dans la salle, vous pourrez, soit à la fin soit en cours de route, poser vos questions.

Avant de donner quelques coordonnées de ma première question, je pense nécessaire de dire deux impressions de lecture. La première concerne l'architecture du livre. Elle m'a d'autant plus frappée qu'elle remanie l'architecture des conférences auxquelles j'avais assisté. En me retournant, une fois la lecture achevée, j'ai eu comme la perception — pas l'hallucination ! — d'un édifice se dressant sur les décombres qui restent après le déboulonnage des deux versions de l'institutionnalisation de la psychanalyse. Cette sorte d'érection de la théorie de l'Éros est sans doute homologue à son objet — c'est ma perception, je ne dis pas que c'était la volonté de Moustapha. Au regard de l'attaque en règle de l'image paternelle des fondateurs, cette architecture, il me semble, fait valoir en acte que le phallus symbolique, grand Phi (Φ) (qui est autre chose que le moins phi (- ϕ) du manque phallique, tout ça est très bien expliqué par le livre) est comme vous le dites « l'opérateur équivalent du Nom-du-Père ». Ce chapitre d'ailleurs, peut-être à votre insu, est placé au point géométral de la partie centrale du livre. Et c'est le chapitre sur l'Œdipe, qui précède juste, qui est placé au point géométral du livre lui-même.

La deuxième impression est plus délicate à formuler. C'est un sentiment d'étrangeté que j'ai eu, mélangé avec le plaisir de la lecture et l'intérêt pour tout ce que vous rapportez en particulier sur Rank et Ferenczi, en lisant la première partie. Dans un travail ancien sur les formations du psychanalyste², j'avais travaillé les mêmes textes et rencontré les mêmes

² A. Tardits, *Les formations du psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000.

personnages. Mais la figure de Freud que j'en avais construite n'était pas celle que vous déboulonnez. Elle était plus complexe, moins acharnée sur l'édification du mouvement. Je me suis donc interrogée sur cette différence. Trois hypothèses me sont venues.

La première part du fait que parmi les compagnons de Freud j'ai choisi Lou Andreas-Salomé, celle qu'il appelait sa « compreneuse par excellence », pour qui Freud n'était pas une figure de père, ni d'analyste auquel l'aurait liée un transfert en souffrance. Rank et Ferenczi, eux, étaient dans une relation filiale en mal d'analyse, surtout Ferenczi — et Rank à la fin selon l'interprétation de Moustapha Safouan. Cette différence dans le choix des compagnons de Freud, qui forcément ne donne pas tout-à-fait la même figure de Freud, mettrait-elle en jeu un féminin ou un masculin de quelque point d'identification ? Mais je n'irai pas plus loin, je ne m'aventurerai pas sur ce terrain.

Une deuxième hypothèse est celle de la modalité du transfert à Freud. Bien que reconnaissant dans mon travail certains graves défauts de Freud, on peut dire que je l'ai à la bonne, et que vous l'avez à l'œil. Cette différence est étonnamment repérable dans le choix des citations que nous extrayons des mêmes textes. Nous avons lu les mêmes textes, mais nous ne donnons pas les mêmes citations. Je pense à la formation du comité secret que l'on connaît mieux avec la correspondance Freud-Jones, mais aussi à la lettre circulaire adressée par Freud aux membres du comité secret en février 1924 au moment de l'affaire Rank-Ferenczi, après la sortie de leurs deux livres. Je pense aussi au motif intime de Freud de ne pas rompre avec les américains, en mars 1927, pour maintenir la possibilité que les analystes puissent émigrer — on ne peut qu'être saisi par sa terrible anticipation de l'exil des analystes après 1933. Cette hypothèse du transfert est explicite dans la position complexe que vous avez à l'endroit de Lacan. Il me semble que votre livre sur la formation des analystes³ et votre article de *Scilicet*⁴ sur la formation ne donnaient pas la même analyse, vous y souteniez la proposition de la passe. À la différence de ces deux textes, dans ce livre, vous désupposez à Lacan un savoir sur la formation. Par ailleurs ce qui du transfert à Lacan continue d'opérer semble au moins pour une part — peut-être une grande part — réévalué dans le registre de la dette symbolique.

³ M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983.

⁴ « L'histoire de la formation des analystes », *Scilicet* n° 6/7, Paris, Seuil, 1976. Non signé.

Une autre hypothèse encore s'est formulée sur cet écart entre nos constructions, en pensant à un propos un peu énigmatique de Lacan en mars 1970. C'est une séance de *L'envers de la psychanalyse*, où il engage ses auditeurs à reprendre le mythe d'Œdipe du point de vue de la structure. La question du père réel est centrale alors dans cette séance, et il en vient à formuler ceci : « Le choc, le traumatisme de la naissance de la psychanalyse, laisse les analystes, moi aussi peut-être, à la limite du sommeil et du vigile⁵. » Placés ainsi entre sommeil et vigile, il ajoute que « les analystes ne voient pas la position du père réel que Freud articule comme un impossible qui conduit à l'imaginer comme privateur et à orienter vers le père imaginaire plutôt que vers l'agent de la castration⁶ ». Je me suis donc demandé si nos récits sur la naissance de la psychanalyse, de son mouvement, seraient autant de fictions que nous construirions, puis d'autres avec nous, pour border le trauma supposé par Lacan.

Je reviens sur l'architecture du livre pour seulement évoquer un domaine de questions que je n'aborde pas et qui sera repris dans la deuxième réunion avec le Collège de la passe. Votre livre érige en position centrale la théorie psychanalytique de l'Éros, sur les décombres d'un « mouvement » orienté par le souci de la survie de la psychanalyse, de sa pratique et de son savoir, mais aussi de l'existence du psychanalyste. La disjonction que vous opérez, qui est autre chose qu'un hiatus, me semble ne pas prendre en compte la tentative de Lacan d'articuler la dimension institutionnelle, qu'il a reconduite, avec cette « érotologie ». C'est un enjeu majeur de son invention de la « passe », avec les apories qu'elle porte avec elle. Nous en reparlerons⁷.

Si je suis revenue sur ces différences de nos constructions, c'est qu'elles me conduisent à interroger ce que vous faites dans l'architecture de votre livre des trois termes qui font sous-titre : « Science, thérapie – et cause ». En faisant crédit à Freud d'une division à l'endroit de ce qu'il appelait « l'enfant de tous mes soucis », il me semble qu'on peut entendre comment très tôt il a été averti d'un triple hiatus. Le hiatus entre la théorie scientifique et la théorie des névroses, hiatus qui est au principe de la méthode d'écriture de la *Traumdeutung*. Un deuxième hiatus, entre la

⁵ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, séance du 18 mars 1970, p. 149.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Ce paragraphe n'a pas été lu lors de l'intervention. NDLR

thérapie et le *Verein*⁸, est au principe de la préférence donnée en 1912 à la proposition de Jones — les fameux paladins du comité secret — plutôt qu'à celle de Ferenczi qui avançait la nécessité que soient analysés à fond, par Freud forcément, ceux qui constitueraient le noyau de l'organisation. La constitution du calamiteux comité secret visait aussi à produire un hiatus entre le groupe resserré autour du noyau de la doctrine et la liberté nécessaire à Freud pour la poursuite de l'élaboration, hors groupe. Le tiret entre Science, thérapie – et cause, marque aussi un hiatus, mais peut-être que vous supprimez le hiatus en supprimant la cause. La sorte de hiatus entre science et thérapie est devenue à l'IPA, dans l'institutionnalisation de la formation, un clivage institué entre analyse didactique et analyse thérapeutique, malgré Ferenczi qui martelait qu'il n'y a qu'une analyse. Ce clivage a presque réussi à enterrer l'analyse profane. Lacan a proposé une subversion subtile du rapport entre psychanalyse pure — ou didactique — et thérapeutique, qui est restée incomprise à l'EFP, mais après aussi.

J'aimerais vous entendre sur cette question du rapport entre la psychanalyse comme science, fût-elle paradoxale, et son efficacité comme art — puisque vous reprenez ce terme — pour produire ce que vous désignez comme « un remaniement de l'économie libidinale », qui me semble être une façon de reprendre en d'autres termes la question de la thérapie. Donc ce serait ça ma question, qui pourrait se dire dans une deuxième formule : comment l'érotologie freudienne ré élaborée par Lacan peut-elle opérer sur le parlêtre.

Je vais maintenant essayer d'articuler une autre question qui, je pense, va ouvrir sur les questions des deux autres personnes. C'est une question qui concerne votre réfutation de la biologie, et d'autre part votre choix de la linguistique saussurienne et de la logique, que vous venez de rappeler, comme sciences de référence. Vous dites qu'à l'époque c'est la linguistique qui était la science pilote, actuellement ce sont plutôt les sciences du vivant, avec la mathématique, qui sont les sciences pilotes, et je pense qu'on ne peut pas l'ignorer. Lacan a toujours pris en compte la dimension du vivant, vous le rappelez dans votre conclusion, la dimension du vivant dans l'humain. Le vivant dans l'humain fait l'individu ; que

⁸ « Groupe » en allemand.

l'individu, autre que le signifiant, soit affecté de l'inconscient, fait le sujet, le sujet « ponctuel et évanouissant du signifiant⁹ »¹⁰.

C'est avec le vivant humain et non avec le sujet que Lacan interprète le trauma de la naissance. Le vivant dans l'humain est dans les années cinquante une première approche du réel, un réel exogène à la structure de langage. Tout en maintenant le hiatus entre le vivant et le sujet, Lacan a quand même fini par intégrer cette dimension du vivant à la structure, quand il approche la structure en tant que borroméenne et plus seulement langagière. Dans le même temps, sans abandonner la logique du signifiant qui fait le sujet, il s'est déplacé dans la question du langage avec l'usage de la grammaire — dont vous venez de parler, des phrases que vous venez d'évoquer, les phrases de l'analysant — et l'invention de la langue, en un seul mot, tout en ne manquant pas de se référer aux sciences du vivant, en particulier quand il aborde la question de la sexualité, dans sa séance d'avec la sexuaction du sujet. Sans entrer dans l'ultime tentative de Lacan pour écrire autrement la structure, est-ce qu'on peut penser, est-ce que vous pensez que la notion de parlêtre, qui apparaît à ce moment-là tout à fait solidaire de cette nouvelle écriture, pourrait se trouver éclairée dans la différence que vous repérez d'avec le sujet désubstantialisé qui est le sujet effet du signifiant ? Dans votre livre vous évoquez rapidement la difficulté que pose ce terme « parlêtre » au regard du sujet désubstantialisé. Cette autre écriture, qui introduit la dimension du vivant dans la structure en tant que borroméenne pourrait-elle éclairer ce point ?

(Réponses de Moustapha Safouan, à lire sur le site de l'EpSF)

⁹ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, séance du 26 juin 1973, pp. 129-130.

¹⁰ Cette phrase a été ajoutée pour la publication. NDLR